

Romain, 23 ans, étudiant

J'ai eu une enfance très médicalisée. Hospitalisation sur hospitalisation, pour une espèce de leucémie. On s'en est aperçu quand j'avais six ans : tout à coup, on ne pouvait plus me toucher sans me faire un bleu. J'ai suivi des traitements lourds, j'ai passé des mois en observation. Mes parents s'arrangeaient pour dormir chacun leur tour près de moi. Ça, j'aimais bien.

Barbara pour moi ce n'est pas la musique, j'ai toujours eu peur d'écouter ses disques. Je ne sais pas pourquoi. Elle est venue nous voir un jour dans le service, je m'en souviens très bien, habillée en noir avec une écharpe rose fuschia. On ne voyait pas ses yeux. Sa joie me fatiguait un peu, je me sentais encore faible. Je me souviens de sa main fraîche, et du bruit délicat de son pantalon de cuir. Et du cadeau qu'elle m'avait apporté parmi plein d'autres cadeaux, une moto télécommandée que je n'avais pas le droit d'utiliser dans l'hôpital. Mais après, chez moi, oui, et j'ai joué avec au moins jusqu'à mes quinze ans. Elle est revenue le lendemain nous chanter les génériques de nos dessins animés préférés. J'aimais bien, mais rire me faisait mal.

Ludovic, 40 ans, sans emploi

On était réunis dans cette salle qui sent mauvais, les pieds ou autre chose. J'ai pensé, bordel, qu'est-ce qu'on fout là. Comme d'habitude, j'avais froid. C'est le jour où je l'ai vue pour la première fois. Il y avait un médecin avec elle, les autres ont posé leurs questions à la con sur le sida, et moi, peut-être parce que je demandais rien, elle est venue me voir. Je lui ai dit, quelle question je peux poser, le sida, je l'ai déjà, je vais crever et j'en ai rien à foutre. En même temps je la regardais et je pensais, c'est quoi cette vieille, avec sa peau toute naze et son nez en avant, on aurait dit un macchabée. C'est peut-être parce que je la regardais comme ça qu'elle est venue me chercher à ma sortie. Viens habiter chez moi à la campagne, allez viens, le temps de te refaire un peu. Me refaire ? J'ai ricané, mais j'y suis allé quand même. C'était bien là-bas, c'était plein, encombré comme un squat de junkie. Quand elle chantait, j'avais mal à la tête. Mais je n'osais rien dire. Elle m'a mis dehors pour une histoire de broche volée. C'était moi, j'ai pas honte de le dire, je voulais l'offrir à ma mère mais finalement je l'ai vendue. Barbara, je ne l'ai jamais revue.

Ahmed, 54 ans, gardien

J'adore la chanson française. Je chante tout le temps, chez moi et sur mon lieu de travail. Je suis gardien dans un établissement d'enseignement supérieur, où je fais aussi office de factotum : du courrier à distribuer, du matériel à ranger, c'est pour moi. Mais du moment que personne ne m'empêche de chanter, tout va bien. Même s'il y a toujours une poignée d'étudiants pour m'appeler la chèvre (j'aime bien bêler un peu, comme Julien Clerc). Le bâtiment est trop grand, il a une acoustique épouvantable, et moi, en poussant mon diable le long des couloirs, je chante.

Barbara, c'est spécial pour moi, c'est aussi la plus difficile à chanter. Tant pis. Tant mieux. Je suis allé un jour place du Châtelet, à l'époque j'habitais Meaux, il fallait le faire le trajet, je l'ai attendue devant le théâtre, ça a duré des heures. Elle était malade et elle n'est pas venue. J'ai raté le dernier train du retour et je me suis enrhumé Gare de l'Est.

Dans ma vie, ça n'a pas toujours été ça. J'ai même vécu à la rue, j'ai passé des années sans apercevoir mes enfants. Mais je ne sais pas pourquoi, les chansons, c'est toujours resté, les siennes en particulier.

Eliane, 70 ans , retraitée

Je n'ai pas aimé tous les moments avec elle, ce n'était pas possible. D'ailleurs, je n'ai aimé presque aucun moment avec elle. J'ai travaillé vingt ans dans sa maison, et rien ne s'est jamais arrangé. Je n'avais pas le droit de toucher au désordre, autant dire que je n'avais le droit de toucher à rien, et je lui disais, comment je fais la poussière alors ? Ce n'est pas le moment de me parler de ça, lâchait-elle hostile, debout au milieu de la pièce, se drapant d'un geste ridicule dans sa grande étole qui me faisait penser à une toile d'araignée géante, gainée de crasse. Je la haïssais alors. Mais ses chansons, presque toutes ses chansons, me brisaient le cœur. Quand elle chantait je restais là, le corps en suspens, paralysée. Pour ça, je ne regrette pas d'être restée si longtemps. Pour ça et pour la fin d'après-midi où elle m'a enjointe de m'asseoir avec elle devant le feu, un soir de novembre, et où elle s'est brusquement mise à parler de son père. Justement, je venais de me séparer de mon mari à cause de certaines chose que j'avais découvertes au sujet de notre fille aînée et là, devant le feu à côté de cette femme blessée, je me sentais anéantie. Ne pleure pas, me dit-elle, c'est fini cette histoire. Ne pleure pas sinon je vais pleurer aussi. Mais elle ne savait rien sur moi. Et nous sommes restées longtemps à verser de chaudes larmes dans nos verres de whisky.

Alma, 37 ans

Comme je savais que j'allais devoir parler d'elle et que je ne voulais pas raconter tout à fait n'importe quoi, je l'ai réécoutée. Cela faisait longtemps que je n'avais pas éprouvé un tel choc. C'était surtout de m'apercevoir que, si longtemps après, ses chansons étaient restées pour moi des entités parfaites, intouchables. Avec de temps à autre une qui m'insupportait au point de me donner envie de lui tordre le cou (qu'elle avait très fin, d'ailleurs).

Il n'est en général pas agréable de retrouver ses souvenirs d'adolescence. Toutes ces années grouillantes, exaltées et sombres. Mais si je dois penser à Barbara, ce que je revois aussitôt, ce sont ces après-midi entre filles (avec de temps en temps un garçon qui, finalement, était homosexuel), sur le parquet ou les tapis d'une chambre enfumée. Le microsillon était encore nettement majoritaire et sa voix s'en élevait par-delà les poussières et les petites blessures. Sa voix navrée et forte qui nous contraignait à garder un silence éthéré. Ses mots accompagnaient souvent mes pas dans les rues de Paris et aujourd'hui, c'est encore parfois le cas.

C'étaient malgré tout des jours précieux, où je respirais plus vite ou plus profondément. Ces instants où rien ne semblait possible, où tout semblait possible peut-être au contraire.

Je comprends qu'on ne la supporte pas, car ça m'arrive, surtout à partir des années soixante-dix. Je suis puriste, je n'aime que les accompagnements minimalistes.

Certaines de ses chansons ont accompagné des moments essentiels de ma vie. Je ne crois pouvoir en dire autant de personne d'autre.

Louise, 35 ans, ingénieur

Ma mère avait cette folie de Barbara, que je n'ai jamais comprise. Une folie presque furieuse. Par exemple, elle possédait une de ses chaussures, le pied gauche (si je me souviens bien) d'une paire d'escarpins couverts de petits miroirs. Cette chaussure a orné pendant au moins vingt ans la cheminée du salon. Comment se l'était-elle procurée ? Je n'en sais absolument rien.